

CHANT BALNÉAIRE

RÉCIT

OLIVER ROHE

TTT

Le texte se présente en gerbe. Des vers libres, des blocs de prose, rien d'ordonné. Belle explosion graphique sur la page. Intimidante? *Chant balnéaire* se lit facilement. Il transporte comme un fleuve menant à la mer. Charriant les souvenirs d'une jeunesse particulière, liée à la guerre du Liban, dans les années 1980. Oliver Rohe raconte comment il a vécu, de 13 à 17 ans, dans cet endroit qu'il appelle non sans ironie «*la station balnéaire*», près de Beyrouth. Sa famille a quitté Beyrouth-Ouest, trop dangereux, perdant une situation de vie aisée. Le père n'est plus là. Sa mère, «*une lady*», contrainte de vendre des biens à bas prix, fait face au déclassement. Elle s'accroche pour élever ses enfants dignement. Mais le seul homme de la maison est sur la mauvaise pente. Il glande à l'école, traîne avec des «*voyous*» et fantasme sur les filles.

Ces quatre cents coups et ce trouble de la puberté, on les a déjà lus. Mais pas ainsi, indissociables de la guerre, toute proche. Des obus tombent, des connaissances meurent, cela n'empêche pas d'aller à la plage. La situation politique est confuse. Et l'identité du garçon, multiple : il est allemand, libanais, arménien orthodoxe, il parle le français et l'arabe. Tout cela se télescope dans

un magma de noms de lieux (le quartier d'Achrafieh, Jounieh...), de personnalités politiques et de communautés (maronites, Druzes, chiïtes, etc.) faisant l'histoire mythique du Liban. Nommer et fixer les situations dans le vertige du présent, les fragmenter en muant les mots en projectiles : Oliver Rohe procède à un raffinement de la langue pour retrouver une poésie simple, concrète, orale. Sans métaphore ni adjectif, mais avec de l'action, des gestes. Un flot scandé sur des détails physiques, la topologie, le quotidien, les odeurs.

La peur, l'horreur, il n'en est pas vraiment question. De la cruauté, si. Là où on l'attend moins, du côté d'Oliver et de sa bande. Qui font la guerre eux aussi, à leur manière. Dans les crachats, la bagarre. Dans la fierté paradoxale d'être un chrétien «*persécuté*», qui s'enflamme pour la cause de Michel Aoun. Plus le livre avance, plus les événements s'accélèrent, dans le chaos et l'inconscience du danger. Beaucoup de familles s'enfuient, Oliver ne comprend pas pourquoi, sa vie est là, dans ce maelström restitué. L'ouvrage n'est pas seulement attirant graphiquement. Il invite à être récité, chanté ou rappé, sur une scène pourquoi pas. Parions qu'il le sera. — **Jacques Morice**

| Éd. Allia, 160 p., 12 €.